1re ANNÉE — No 18 LE NUMÉRO, 8 CTS SAMEDI, 6 DÉCEMBRE 1902

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

DIRECTRICE : R. BARRY

*Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT :
UN AN - - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL MAIN 999

A L'ETRANGER :
UN AN - - Quinze francs.
SIX MOIS - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.



## SOMMAIRE



IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

DIRECTRICE : R. BARRY

*Dire vrai et faire bien.*

| ABONNEMENT : | REDACTION et ADMINISTRATION | A L'ETRANGER : |
|---|---|---|
| UN AN - - - - $2.00 | 80, Rue Saint-Gabriel, Montréal. | UN AN - - Quinze francs. |
| SIX MOIS - - - - 1.00 | TEL. BELL, MAIN 999 | SIX MOIS - - - 7 frs 50. |
| Strictement payable d'avance. | | Strictement payable d'avance. |


## La Vestale

A Mademoiselle Hélène Vacaresco.

*La vestale, à genoux au pied du saint autel,*
*Dans la nuit qui descend grave et silencieuse,*
*Le regard fixe et plein de son âme anxieuse,*
*Veille le feu sacré qui doit être immortel.*

*Un souffle peut l'éteindre et, du haut de son ciel,*
*Vesta, sombre déesse, en serait furieuse ;*
*Sur l'homme elle ferait crouler l'ombre envieuse,*
*Et tous les cœurs humains mourraient, brûlés de fiel.*

*Dans le temple de l'Art éternel, une flamme*
*Depuis le monde brille où va s'éclairer l'âme*
*Souffrante du réel et pleurant sur son mal ;*

*Pour qu'elle n'aille pas, triste, en l'ombre traîtresse*
*Se perdre, avec vos sœurs, ô très blanche Prêtresse,*
*Entretenez le feu sacré de l'idéal !*

ALBERT LOZEAU.

Montréal, 1902.

## Y songez-vous ?

SONGEZ-VOUS aux chants de Noël ? Moi, j'y rêve dès que vient décembre, et les échos de leurs délicieuses harmonies charment mes heures de travail et de flânerie. Leurs refrains montent sans cesse du cœur aux lèvres, m'accompagnent partout et prêtent une séduction de plus à la gaieté des rues, à la splendeur des étalages.

Oh ! la douceur enchanteresse de de ces antiques mélodies ! la simplicité touchante de cette poésie au rythme naïf et franc !

Et dire qu'ils s'en vont nos vieux noëls, qu'ils ne restent plus en notre mémoire que par la puissance du souvenir ! Car, c'est vainement que, chaque année, nous le redemandons ; ils s'en vont, ils disparaissent, ils ont disparu, ostracisés par le prétendu goût moderne.

Cela prend à mes yeux les proportions d'un désastre national. N'est-ce pas affaiblir dans les cœurs deux sentiments également nécessaires au bonheur et à l'union d'une nation : la foi et le patriotisme ?

Les noëls nous viennent de nos pères ; ce pieux héritage, qu'ils avaient eux-mêmes reçu de nos aïeux communs, est le premier article du testament qui atteste notre origine en affirmant nos droits. Ne sont-ils pas surtout l'expression de foi vive et pure de leur âme chrétienne ? cri sincère et vrai dont la génération actuelle, imbue de doutes et de sophismes, retrouve encore l'écho dans la majesté profonde de cette nuit solennelle.

Cependant, délibérément et de parti-pris, on les retranche des cérémonies du culte, ces premiers monuments de la poésie religieuse. Le modernisme, ce modernisme qu'on blâme tant ailleurs, s'introduit jusque dans nos temples. Plus de chants grégoriens : on ne se fait plus porter en terre qu'aux notes étrangères d'un *Dies Iræ* ou d'un *Libera* fin-de-siècle, et la fête de la Nativité comme celle des Morts a perdu l'harmonie de ses sublimes accents.

Il y a quelques années, causant avec M. le chanoine Bruchési, je lui disais combien il était regrettable que, dans une époque comme la nôtre, où le vent de l'incrédulité souffle si fort, nous ne gardassions pas, dans une parfaite intégrité, les douces pastorales d'antan, pour rappeler, au moins une fois l'année, les saintes traditions, et raviver dans les cœurs l'étincelle de foi qui menace de s'éteindre sous les cendres épaisses de l'indifférence.

Je me souviens parfaitement que M. l'abbé Bruchési partageait aussi cette opinion. J'étais heureuse de me remémorer cet incident au moment de son élévation au trône archiépiscopal, dans l'espérance secrète que le nouveau titulaire, faisant acte d'autorité, prescrirait dans les églises de son diocèse les vieux noëls à l'exclusion de tous les autres.

Mais le goût des maîtres de chapelle et des organistes continue de prévaloir : hors de la musique classique, pas de fêtes, et les cinquante-deux dimanches qu'ils ont, pour remplir de leurs savantes variations nos rebelles oreilles, ne leur suffisent pas. A peine avons-nous à la messe de l'aurore quelques cantiques laissés à de timides voix, tandis que ténors, barytons — et tous les fidèles, d'ailleurs — regagnent leurs foyers.

Ce qu'il nous faut, dès le coup de minuit, c'est le *Ça Bergers*, *Les Anges dans nos campagnes*, *Nouvelle agréable*, l'*Adeste Fideles* et tous ces chants attendrissants de grâce et de simplicité primitive qui font plus de bien à l'âme que la musicalité la plus parfaite.

Cela, dis-je, et c'est assez. Rien de plus, rien d'autre.

Songeons, encore, aux jeunes générations. Que leur restera-t-il, à elles, plus tard, si ces refrains pieux ne jettent pas en leurs tendres cœurs le germe des croyances divines et le respect des augustes traditions... Oh ! mères, enseignez-les à vos enfants ces chants qui prient ; réservez à leur maturité les émotions douces qu'ils auront de les écouter encore, tandis que s'embellira pour eux le souvenir de votre chère et douce image....

FRANÇOISE.

## Destinée

ELLE n'avait pas eu de berceau ; il y a des êtres qui n'ont pas droit à cette douceur berçante, —peut-être bien ? — puisqu'elle n'en eut pas !

Elle n'avait pas eu de mère ; il y a des enfants qui se passent des genoux pour s'asseoir, des bras qui enlacent, des poitrines qui gardent les têtes petites ; des chansons qui font naitre les rêves ; des baisers qui donnent le paradis... elle n'avait pas eu de mère !

Elle n'avait pas eu d'amour ;—il y a des cœurs où l'amour ne fleurit pas ? puisqu'elle n'en eut pas !—Jamais on ne lui sourit ; elle ne put donc devenir jolie ;... elle resta laide, avec ses yeux tristes, sa bouche creuse, ses joues hâves ; laide avec sa taille informe, ses épaules hautes, son cou décharné, ses bras longs, ses cheveux fades ; laide avec ses robes misérables qui l'enveloppaient sans l'habiller, ses chapeaux disgracieux qui l'enlaidissaient encore : toute laide enfin !

Pauvre elle !

Elle regardait partout, espérant voir quelque chose rire, pour elle, dans la nature : tout lui grimaçait ! Un jour, elle recueillit un moineau pour aimer quelque chose ; elle passa de longues heures près de la cage rustique à contempler cette " petitesse " riante ; elle lui disait mille riens, heureuse de parler sans trop savoir ce qu'elle disait, c'était le tendre inexprimé de son âme qui allait à l'oiseau...... Lui, non plus, ne comprit pas... le moineau s'est enfui... elle ne songea plus aux oiseaux.

Elle planta un rosier, pour respirer le parfum des belles fleurs ; elle donna à la plante, rosée, soleil et caresses ; le rosier ne fleurit jamais, il s'étiola et mourut. La pauvre assistait à l'agonie et pleura les roses jamais venues, et le rosier ingrat.

Elle descendit alors vers la grève silencieuse ; elle écouta la chanson plaintive des eaux calmes, et le rugissement des ondes déchainées ; elle se para d'algues marines, et les perles humides de la plante tombaient sur son cou maigre, lui donnant l'illusion d'une caresse... c'était une douceur inconnue qui l'enivra...

Elle s'endormit, sur la rive déserte, et pendant que la pauvre rêvait au paradis d'amour, la vague la prit dans sa froide étreinte, et l'emporta...

Un pauvre pêcheur la recueillit en penchant la main, telle une épave que l'on saisit au passage ; il la coucha dans la berge malpropre, insouciant de savoir si cette masse inerte, remuerait encore. Elle était si laide avec ses cheveux collés aux tempes, ses lèvres bleuies, et ses traits tirés ; laide à n'en plus faire pitié ? et l'homme rude qui ne connaissait pourtant guère le délicat et le beau, restait insensible devant la misérable inanimée.

A l'hôpital on la soigna, et la pauvre se plaignit si tristement qu'un médecin attendri, voulut calmer sa douleur. Il lui inocula la grande " calmante " ; maintenant elle dormit et rêva de si belles choses, songes d'amour idéalement berceurs ; tout ce qu'elle n'avait su imaginer, se réaliser, elle fut si heureuse qu'elle en guérit. La vie lui refusait tout ; le sommeil lui donna l'illusion apaisant d'un bonheur incroyable.

Alors, on vit la misérable peiner dur pour obtenir la joie endormante ; tout ce qui vivait de force et d'intelligence en elle, avait ce seul but : gagner l'enivrement des nuits. On la rudoyait, on lui criait : morphinomane ! Ce mot injurieux lui était doux, puisqu'il résumait sa joie ; joie factice, mais la seule que la pauvre ait jamais connue. La fatale passion la courbait atrocement, ses membres se tordaient, sa pauvre face s'horrifiait, ses yeux fous avaient des lueurs terribles ; mais elle n'était pas méchante. Jamais elle ne frappa les enfants qui l'insultaient ; jamais elle ne proféra une injure ou un reproche ; indifférente à tout, elle ne demanda plus rien, à qui, lui avait tout refusé.

Elle mourut bientôt, sans révolte, sans agonie, minée par le poison cruel ; elle mourut dans son rêve, n'ayant jamais fait le mal, pauvre victime de la vie, qu'une tendresse aurait fait grande, mais qui n'en eut jamais.

On la mit dans une boîte brute, que le prêtre miséricordieusement aspergea d'eau sainte, et dans le coin le plus triste du cimetière, on ensevelit la pauvre femme.

Elle n'avait pas eu de berceau ; elle n'eut pas de tombe.

Destinée !

MADELEINE.

## La Loi de l'Homme

C'EST M. Paul Hervieux, qui, sous ce titre et dans une pièce demeurée célèbre, a cinglé d'une magistrale façon, l'injustice de la loi de l'homme se protégeant lui-même au détriment de la femme.

Notre édilité offre, en ce moment, au grand écrivain français, un nouveau thème à sa juste indignation, en voulant priver les femmes locataires, payant les taxes, de leur droit de vote. Comme toujours ce sont les femmes qui écopent !

Nous attirons l'attention sur l'article, *La question du jour*, de Mme Gérin-Lajoie ; il sera difficile à nos échevins de ne pas se rendre à la justesse des raisonnements de notre collaboratrice et d'ignorer plus longtemps dans *la loi de l'homme*, les droits des contribuables féminins.

FRANÇOISE.

---

Quand une femme vous parle, regardez ce que disent ses yeux.

Le cœur de la femme s'attache parce qu'il donne, le cœur de l'homme se détache parce qu'il reçoit.

VICTOR HUGO.

## La question du jour

A coup sûr, personne n'ignore que messieurs les échevins disposent en ce moment du sort des femmes électeurs. Puisqu'il s'agit de nous, que nous sommes en cause, il ne nous est pas permis d'ignorer la question ; aussi je veux la jeter devant vous, mesdames, telle qu'elle se pose, faisant voir à quels principes elle se rattache, ou la raison de son existence, l'état dans lequel elle apparait actuellement, la transformation qu'on veut lui faire subir et les raisons qui ont décidé la Commission siégeant pour les amendements à la charte, de modifier la loi actuelle.

Le grand principe, car il y en a toujours un, l'axe autour duquel tourne toute l'organisation municipale, peut se traduire ainsi : Celui qui porte les charges du contribuable, doit exercer sa part de direction dans les affaires publiques, ou autrement dit, celui qui paie a droit de vote. Dans le fond, c'est l'affirmation du droit de propriété. Voulez-vous vous rendre compte de la force, de la valeur de ce principe, interrogez là-dessus votre père, votre époux, votre frère. Vous saurez bientôt s'il serait prudent aujourd'hui de l'anéantir, ce principe, et quels désordres entraînerait sa disparition, si quelqu'un s'avisait de l'ébranler.

Voyez-vous, rien qu'à cette pensée, l'indignation qui monte au front de ces messieurs ?

Voyons maintenant quelle application la loi fait de cet axiome que nous venons de poser. C'est le moment de vous donner ici le texte de la loi portée en 1899, du moins sur la clause qui nous intéresse spécialement :

Art. 43. Les personnes suivantes, âgées de 21 ans révolus, sujets britanniques, et qui ne sont frappés d'aucune incapacité légale, ni autrement privées de leur droit de vote en vertu de cette charte, sont inscrites sur les listes des électeurs, qui sont dressées conformément aux dispositions ci après, savoir :

PROPRIÉTAIRES

Sec 1. Toute personne du sexe masculin et toute veuve ou fille majeure, inscrite sur le rôle d'évaluation et de contribution foncière en vigueur, comme propriétaire ou occupante de bonne foi de bien-fonds, dans la cité, d'une valeur de $300.00 ou au-dessus etc.

LOCATAIRES

Sec. 3 Toute personne du sexe masculin et toute veuve ou fille majeure, tenant feu et lieu dans la cité en vertu d'un bail, dont le nom est inscrit sur le rôle de perception des taxes en vigueur comme locataire de maison ou d'habitation, de partie de maison ou d'habitation dans le quartier pour lequel la liste est faite, de la valeur de $300.00 ou au-dessus, ou de la valeur annuelle de $30.00 ou au dessus, d'après le dit rôle.

Comme nous avons pu le remarquer, le vote aux élections municipales est accordé d'une part aux femmes propriétaires, de l'autre aux femmes locataires.

Or voici ce que messieurs les échevins veulent retoucher dans notre charte. Ils proposent de maintenir le vote des femmes propriétaires, avec quelques modifications que je ne puis vous expliquer ici dans un si court article ; et, ils demandent que les femmes locataires n'exercent plus les franchises électorales.

J'aimerais vous démontrer avec des chiffres précis, relevés sur les listes électorales, lesquelles sont déposées à l'Hôtel de Ville, que l'exclusion des femmes locataires entraîne la privation du droit de vote pour une partie considérable de la population féminine. Malheureusement, ces données ne me sont pas encore parvenues, et je constate en passant qu'il serait très désirable que les intéressés pussent prendre aisément à l'avenir, des renseignements de cette nature ; il s'agirait de mettre sous forme de statistiques un résumé des listes.

Quelles raisons donnent maintenant messieurs les échevins pour biffer d'un trait, un droit acquis légitimement et qui, à première vue est juste et équitable. Oh ! c'est ici que le terrain devient très peu solide. Ce n'est pas le principe de l'équité qui est discuté ; je vous l'ai dit au commencement, ils sont très avisés ces messieurs, ils savent les dangers qu'ils courraient à ce jeu. Tous admettent, en théorie, que les femmes propriétaires et locataires devraient voter, mais, disent-ils, dans la pratique, elles refusent d'exercer ce droit, très peu d'entre elles vont au bureau de votation, et qu'arrive-t-il alors ? En accordant le droit de vote aux femmes, on ne bénéficie pas de leur influence, et on ouvre une porte aux fraudes électorales.

Cet état de choses assurément n'est pas contestable, soyons de bonne foi, cela est vrai. Depuis trois ans les scandales ont été nombreux ; des jeunes gens sans scrupules, des hommes sans conscience, après avoir eu la certitude que d'honnêtes femmes ne se présenteraient pas pour voter, ont pris les noms de celles-ci pour en doter des femmes infâmes, et avec ce vote, qu'on avait accordé à une brave fille gagnant honnêtement sa vie, à une veuve élevant dignement sa famille, on a fait de ce vote non pas un instrument de moralisation, non pas un mode d'élever la conscience publique, mais un auxiliaire du mal.

Doit-on remédier à cet état de choses ? Il est évident que oui, ceci est une nécessité urgente. Or que faut-il faire ? Voilà le point sur lequel il peut surgir bien des opinions différentes A l'Hôtel de Ville, ces messieurs ont proposé un moyen radical et se sont exprimés ainsi : " Il est résolu que les veuves et les filles locataires n'aient pas droit de vote."

Sont-elles donc les auteurs des fraudes électorales, ces dames ? Pas que je sache. Et qu'édicte-t-on contre les vrais coupables, contre ces hommes pervers que flétrit l'opinion publique, ceux qui pratiquent la fraude ? Dites, est-ce à eux ou aux femmes possédant l'exercice d'un droit légitime et n'en abusant pas tout au moins, à porter la peine de cette faute ?

Singulière logique, à coup sûr, qui punirait non pas le voleur, mais celui qui se laisserait voler. Soit dit entre nous, mesdames, à nous laisser faire ainsi, nous mériterions assurément ce beau titre de sexe imbécile qu'on nous a pompeusement décerné pendant le moyen-âge !

Que se dégage-t-il de tout ceci ? Ne vous apparait-il pas clairement qu'il est nécessaire de développer le sens de la responsabilité chez les femmes. Est-il permis aujourd'hui, avec la diffusion de l'instruction, d'ignorer que la barque qui nous entraine, qui entraine la pauvre humanité est tiraillée de droite à gauche par des courants divers qui la mènent à bon port ou qui la brisent sur les écueils. Dans la direction à imprimer, nul élément, si petit qu'il soit, n'est à dédaigner ; tous doivent concourir au salut commun, c'est-à-dire au progrès.

La femme, là comme ailleurs, doit y faire son devoir, son influence doit

y rester toujours la même, bienfaisante et moralisatrice ; elle est l'éducatrice par excellence. La loi, aujourd'hui, pour centupler le pouvoir d'action de la femme a mis dans sa main le scrutin électoral, c'est lui remettre le levier le plus puissant qui soit pour réaliser ses idées les meilleures, les plus élevées ; va-t-elle le refuser, le laisser tomber ?

Le dernier mot n'est pas dit au Conseil-de-ville. Ces messieurs sont encore prêts à reconsidérer la loi électorale ; les législatures provinciales étudieront ensuite la question et statueront finalement sur ce sujet. C'est aux femmes à défendre leur cause.

MARIE GÉRIN-LAJOIE.

## Musique

NOTES BRÈVES SUR LES GRANDS CONCERTS PARISIENS.

*Ma chère directrice,*

VOUS me demandez pour votre journal, — cette gentille revue de la famille Canadienne – quelques mots sur la musique dont je m'occupe. N'est-elle pas devenue ma carrière ?

Vous parler de tous les concerts classiques qui me passionnent, ce serait long et la place qui manque déjà à vos collaborateurs leur serait trop rognée ; mais très volontiers, je mettrai vos lectrices musiciennes au courant de ce qui me restera en mémoire de plus marquant.

Aujourd'hui je suis encore sous l'impression d'un des derniers Concerts Colonne du Châtelet. Le programme en était très chargé mais très divers.

Deux symphonies, la troisième de *Bramhs* (première audition) et la grande *neuvième* avec chœurs, de *Beethoven*, un *Concerto* de *Shumann*, et une œuvre inédite, *La Toussaint*, de *Victorin Joncières.*

Accueil très froid à la *troisième symphonie* de *Bramhs*, œuvre de couleur grisaille, intéressante parce qu'elle est signée d'un maître à succès, mais dépourvue d'inspiration pure et géniale.

Le seul trait saillant sur le fond terne du premier morceau, c'est la phrase mise en relief par la clarinette. Le second motif avec une inconcevable insistance nous sert des réminiscences fâcheuses du Zampa d'Hérold.

Le *poco allegretto*, lui, est mieux personnel : son lied en ut mineur porte le cachet de cette bizarre poésie qui est l'essence même de l'imagination de l'auteur, seulement ce n'est qu'un épisode, une arabesque.

Sans le dernier mouvement qui a déridé les connaisseurs, on se demanderait pourquoi M. Colonne a mis en lumière cette 3ième symphonie de Bramhs ; c'est évidemment ce final qui a trouvé grâce devant lui par un bijou : le *diminuendo* inattendu qui survient après un éclat de sonorité vigoureuse : A un ingénieux appel des cuivres conjurés, soudain se glisse un quatuor des cordes dont les sonorités onduleuses vont se perdant en sourdine, peu à peu, comme en un murmure divin.

Le jeune Lazare Lévy avait à *pléyèler* ce beau *Concerto* en *la mineur* de *Schumann* que les pianistes ont en prédilection à juste titre. Le *blond petit Lazare* a eu un beau succès, et il a été impeccable de mesure et de notes, ce qui est à enrégistrer.

La chose dans l'inédit de cette séance était l'œuvre d'un quasi revenant, celle de M. Victorin Joncières.

On sait que Victorin Joncières fut d'abord un peintre de valeur avant de s'essayer à l'art symphonique musical.

Compositeur de quelques essais timides, l'ambition lui vint, un jour, de faire ses débuts dans un orchestre, de trouver là un moyen d'étude et d'initiation.

Il habitait au boulevard Pigalle, tout près du café Charles dont l'orchestre venait d'annoncer qu'il exécuterait prochainement, à une messe solennelle de Saint-Pierre de Montmartre, une Marche religieuse de l'un de ses artistes : M. Massenet.

M. Joncières ne jouait que du tambour....

Bast ! il fallait oser. Il proposa son concours qui fut accepté. On le plaça à la batterie à côté du *timbalier* : le futur auteur de *Manon.*

Depuis ce jour mémorable les deux *instrumentistes* s'étant liés, les deux compositeurs restèrent amis. L'un a beaucoup produit : le gros triomphe ne lui déplaît pas... quelques-uns lui reprochent d'avoir méconnu sa vraie note. L'autre s'est éclipsé : pourquoi ?

Nous donnant *La Toussaint*, poème idéal, M. Joncières rentra en scène avec une très belle composition d'un d'un envol réel soutenu de qualités maîtresses.

Que dire de ce colossal chef-d'œuvre qui a nom "*Neuvième symphonie avec chœurs*," de Berthoven ? Les plumes de nos plus distingués critiques ont épuisé tous les détails de son analyse. Je me range avec les principaux d'entre eux dont l'expérience et le savoir me soutiennent pour placer cette Neuvième Symphonie tout de suite *après* la cinquième (en do mineur). Non qu'elle soit une œuvre inférieure : les envolées du génie y abondent ainsi que les plus belles trouvailles harmoniques, et le pathétique le plus émouvant s'y rencontre comme la tendresse la plus exquise ; mais la cinquième symphonie est d'une structure parfaite ; les grandes lignes, les détails infimes, tout s'y tient, fait corps, dans une harmonie qu'il est difficile aux plus grands génies d'atteindre et qu'il est impossible de surpasser.

Comme solistes, nous avions Mesdemoiselles de Nocé et Dorigny : MM. Daraux et C. Jean, qui se sont fort bien tirés de leur tâche difficile, portés par le bel ensemble de l'orchestre.

Un bon salut à toutes mes futures amies du Canada.

SUZANNE DE MARGUERON.

Paris, 15 novembre 1902.

## Aux abonnées

Il est venu à notre connaissance qu'en beaucoup d'endroits, le service postal laisse à désirer, et que de temps en temps les journaux se perdent avant d'arriver à destination. Les abonnées donc, qui n'ont pas régulièrement reçu tous les numéros de notre journal sont priées d'en donner avis à l'administration laquelle s'empressera de leur faire parvenir, sans frais, les numéros manquant à la collection.

Nous aurons aussi grand plaisir à donner aux abonnées de la campagne, qui arrêteront à nos bureaux, toutes les informations dont elles pourront avoir besoin durant leur séjour à la ville, à leur recommander les meilleures maisons d'affaires, et à leur être utile enfin, autant que nous le pourrons.

## A propos de Théâtres

DANS le précédent numéro du JOURNAL DE FRANÇOISE, une correspondante qui signe Jeannette m'a fait l'honneur de me prendre à partie.

Je m'étais bien promis de ne jamais répondre aux récriminations des gens qui penseraient avoir à se plaindre de mes critiques, mais si votre attaque, mademoiselle Jeannette, n'est pas violente au point de mériter les "foudres falstaffiennes," elle mérite du moins l'attention que l'on doit à une femme.

Vous m'accusez de partialité parceque je me serais montré plus sévère pour le Théâtre des Nouveautés que pour le Théâtre National, ou plutôt, vous m'accusez de favoritisme à l'endroit de ce dernier.

Plus loin vous me reprochez même d'avoir adressé trop de compliments à la défunte "Gaieté," dont vous dites sans crainte qu'elle était embêtante, parce qu'elle est morte.

C'est là une grosse malice, Jeannette, et si vous aimez mieux croire de ma part à du favoritisme qu'à du parti-pris, j'aime mieux croire de la vôtre, à une méchanceté qu'à un manque de discernement.

Dire d'un théâtre qu'il égaie le quartier de sa façade illuminée et que le choix de ses pièces est bien fait pour charmer un public "populaire," c'est plutôt là, ce me semble, un encouragement qu'une critique, et il est moins flatteur pour vous, mademoiselle, de me le reprocher, que pour moi de l'avoir écrit.

Maintenant je reconnais que je me suis montré plus sévère pour les "*Nouveautés* que pour le *National*. Cet aveu fait, et je suis trop jeune journaliste pour qu'il me coûte de le faire, voulez-vous me permettre de m'expliquer ?

Il est prouvé que l'on demande, en rapport de ce que l'on donne. Ce n'est pas beau j'en conviens, mais il y a trop longtemps que c'est comme ça, pour que nous y puissions quelque chose. Eh bien ! le théâtre des Nouveautés se pose avec raison, comme notre première scène française, et réclame de nous, par le fait, ce que nous lui devons. A notre tour, nous sommes en droit d'exiger de lui davantage que d'une scène populaire qui donne satisfaction, je le répète, dès qu'elle remplit ses engagements.

Vous avez écrit mademoiselle Jeannette, que ma critique ne produirait certes pas le même effet, si elle n'était pas encadrée de compliments au "National." J'en conclus donc que je ne suis pas aussi injuste que vous vous plaisez à le dire pour votre "théâtre de prédilection" et que vous m'en voulez plutôt de ces compliments que de mes remarques qui ont toujours été sincères. Comme vous, je trouve que la troupe des "Nouveautés" est digne de critique, mais je vous assure que je n'ai jamais voulu que cette critique fut ni acerbe, ni malveillante.

Pour ce qui est des remerciements que, selon vous Jeannette, les artistes ne me doivent pas, je vous ferai remarquer que je n'en attends pas. Eux sont là pour jouer les pièces du mieux qu'ils peuvent, moi j'ai fait de mon mieux en écrivant sur ces pièces et sur eux, mon feuilleton théâtral ; ils sont libres de penser de ce feuilleton ce qu'ils veulent, comme moi je suis libre de dire ce qui me paraît juste. Du reste, artistes dramatiques, ils appartiennent au public, tout entiers, et on ne parlerait d'eux ni en bien ni en mal que s'ils n'avaient aucune valeur.

Avant de vous quitter, je tiens à vous remercier Mademoiselle Jeannette, de m'avoir lu. J'aimerais avoir plus souvent l'honneur de votre voisinage pour discuter amicalement certains points d'art.

FALSTAFF.

## Roumanie

LA reine Elisabeth de Roumanie (Carmen Sylva) va faire paraître prochainement deux œuvres nouvelles. L'une d'elles comprenant cinquante-deux poésies forme un "Cycle des poèmes du vin du Rhin," elle est dédiée à l'Union des chanteurs de Cologne et est intitulée *Sous la fleur*. Le second livre qui n'est pas encore tout à fait terminé paraîtra sous le titre suivant *Mots que l'on chuchote*. La reine appelle elle-même ce livre, son ouvrage le plus sérieux.

La bonté va bien au génie : il est doux de pouvoir aimer ceux qu'on admire. JULES SIMON.

## Tribune Libre

*Madame la Directrice,*

Permettez-nous de remercier par l'entremise de votre journal, M. Albert Lozeau qui a pris si vaillamment notre parti contre Troubadour et de formuler, dans la générosité de notre cœur, un vœu en faveur de tous les troubadours québecois. C'est celui-ci : que toutes les belles "damoizelles" de la cité de Champlain, attendries par la déclaration d'un de leurs galants chevaliers, renoncent enfin, à l'appellation de *Semi-Ready* dont elles gratifient sans cesse, les jeunes Québécois, parce qu'ils ne sont jamais, disent-elles ingénument à qui veut les entendre, qu'à demi-prêts à se marier.

Bien à vous, madame la directrice,

PLUSIEURS MONTRÉALAISES.



## EN GLANANT

**Difformités de quelques grands hommes.**

Un fureteur s'est amusé à établir la liste curieuse des grands hommes qui se virent affligés de quelques tours physiques.

De cette étude il paraîtrait résulter que la nature ne se montre pas toujours prodigue de ses dons à l'endroit des hommes de lettres.

Les littérateurs anglais semblent les moins favorisés. Presque tous furent atteint d'une difformité quelconque.

Shakespeare boitait de la jambe droite.

Byron boitait de la jambe gauche.

Milton était aveugle.

Pope était bossu.

Swift, l'auteur des amusants voyages de Gulliver, était difforme.

Les célèbres historiens Hume et Gibbon étaient d'une obésité phénoménale.

Ce dernier avait un nez si exigu et des joues si rebondies que Mme du Deffant, atteinte de cécité, lui ayant un jour palpé la figure—ce qu'elle faisait à tous les visiteurs qui lui étaient présentés pour la première fois, jeta un cri d'horreur, se croyant victime d'une affreuse mystification.

# Le Roman d'une Princesse

PAR CARMEN SYLVA

(*Suite*)

## XXXV

JE fais tous mes efforts pour redevenir telle qu'auparavant ; mais rien ne va plus, et le seul résultat est de mécontenter et d'impatienter mon entourage.

Ah ! je suis si lasse ! Il me semble que mon cœur est de pierre et qu'à chaque pas il devient plus pesant. Et puis, dès que je marche, je suis tout essoufflée, chose que mon père ne peut souffrir, lui qui m'a si bien appris à ménager ma respiration. Je ne me reconnais plus moi-même. Je ne suis plus moi, il est vrai, mais ta fiancée, et ta fiancée seule vit encore en moi ; tout le reste est éteint, et n'a plus qu'une apparence de vie, sans âme !

TON ULRIQUE.

## XXXVI

Greifswald, 13 Juin.

Quelle enfant tu es, ma petite femme, et quelle femme, ma délicate enfant ! Tu voudrais mourir pour que je ne souffre pas. Oui, ce serait plus aisé que de vivre, mais je ne te permets pas cela. Je veux que tu vives, pour moi, par moi et en moi. Voilà ce qui t'effraie et te fait reculer.

Il est vrai ; tu as raison aux yeux des gens soi-disant sensés, et d'après leurs maximes. Qui donc a jamais entendu dire qu'au bout de quatorze jours de fiançailles, (il y aura demain deux semaines que nous nous sommes parlé pour la première fois) on ne puisse vivre l'un sans l'autre. Mais je ne suis pas semblable à ces gens-là, et tu ne l'étais pas toi-même autrefois. Maintenant, au contraire, tu écoutes tout le monde, excepté moi. Tu veux placer audessus des miennes les lois des créatures inférieures, car c'est ainsi que je considère la plupart des hommes. Lorsque je te dis : "Ceci est juste" comment peux-tu réfléchir encore, si tu m'aimes réellement ? Tu ne dois connaître d'autre autorité que la mienne ; je ne conçois rien à ta façon d'aimer.

Mais tu dis que tu ne voudrais pas obéir aveuglément ; aussi je n'exigerai pas une aveugle obéissance ; je développerai ma pensée à l'intelligence masculine logée dans ta petite tête de femme. Je veux tranquillement te convaincre avec des faits, jusqu'à ce que tu voies et que tu sentes que tu dois me suivre, parce que j'ai raison.

Si jadis, rien ne me semblait valoir un effort, c'est que je me disais sans cesse : "Quand tu publierais la plus grande vérité que jamais cerveau humain ait enfantée, après quelques milliers d'années, elle cessera d'être vérité, et ton nom sera oublié avec elle, aussi complètement que celui des momies ensevelies dans les tombeaux des rois."

Des milliers d'années ne suffisaient pas à mon ambition. Je lutte aujourd'hui pour quelque chose d'immortel, que rien ne peut anéantir, car j'en ai joui, l'heure pendant laquelle je l'ai possédé en a été remplie jusqu'aux bords. Qu'est-ce que le plus grand succès de ma carrière auprès de l'instant où je sentirai ta tête sur mon épaule, où ma main glissera dans les cheveux ? Ce sera le seul moment de véritable existence dans ma vie apparente, toute de rêve.

Ma femme ! pardonne-moi ma nature étrange et sauvage ! Peut-être as-tu raison ? Je veux apprendre à ployer, je l'essaie réellement,—je ne puis pas. Plutôt mourir comme un chien que de supporter cette pensée, qu'au château, les tiens te poursuivent sans trêve, et que tes petits pieds se lassent au service des autres. Mets-les sur mon cou, écrase-moi, mais ne te fais pas ainsi la servante des autres ! Ulla, Ulla, aie pitié de moi et sois forte. Je mourrai si tu continues à ne ménager que ta famille

Tu dis que je t'estimerais moins, parce que tu t'élèverais au-dessus des préjugés de ta caste ?

Non ! La nature te créa libre, et librement tu dois te donner à moi. Nous marcherons la main dans la main au bord des nuages, et tout ce que ton imagination peut à peine rêver, je le réaliserai à moi seul, par mon amour infini qui donnera à mon âme un élargissement divin.

Cependant je suis un être terrestre et je ne puis rien, rien, même sur la femme à laquelle je consacre ce brûlant amour ! Ulla créature bénie, mon amour touche à la haine ; écoute-le ou je te forcerai à l'écouter.

TON BRUNO.

Voici déjà tes cartes de visite qui m'arrivent. J'en avait commandé de douze sortes, quelques-unes seulement pour moi. Si ma petite femme avait par exemple une nouvelle à me communiquer pendant une séance d'université ? J'ai pensé que cela arrivera souvent, car j'en ai fait faire cinq cents de chaque façon. Maintenant que je vois ce gros paquet, je m'apperçoit que j'ai été un peu excessif. Tu seras probablement de cet avis !

Je me suis tant amusé en les commandant ! Je voulais pouvoir au premier coup d'œil deviner la disposition d'esprit de ma petite femme. Lorsqu'elle sera mécontente de moi, elle m'enverra une "Altesse" ; lorsqu'elle m'aimera très fort ; ce sera : "Ulla".—Et à présent, tout cela est sur ma table et semble me railler. Je recevrai aussi bientôt ton papier à lettres. Je t'autorise même à conserver tes armes ; je me suis trouvé fort généreux en le faisant marquer pour toi d'un bel écusson d'or. Mais j'espérais en secret que tu aurais par contre la générosité de le brûler, ou de ne t'en servir que pour écrire à ta vieille aveugle, Hulotte.

Quand tes meubles viendront, j'arrangerai ta chambre. La ville alors me déclarera fou, ce que ma ménagère pense déjà. Je le deviendrai certes, si tu me laisses longtemps à genoux devant ton fauteuil vide,

BRUNO.

## XXXVII

Rauchenstein, 16 Juin.

Mon unique amour ! mon univers ! ma vie ! Le bon Dieu a eu pitié de moi et, pour la première fois il a permis que je fusse malade et que je pusse ne penser qu'à toi. Ah ! que c'était doux ; je te voyais jour et nuit, et

j'oubliais même l'affreuse douleur qui clouait sur l'oreiller ma tête, entourée et serrée d'un anneau de fer. Je souffrais tellement que je ne pouvais fermer les yeux. Bientôt je n'eus plus envie de les fermer, car tu étais toujours là, caché derrière les rideaux, ou près de moi dans un fauteuil, et la nuit, je croyais même tenir ta main. Je renvoyais tous ceux qui voulaient me soigner ; j'aimais mieux rester seule, car, dès qu'une autre personne entrait, tu disparaissais, méchant jaloux ! Et il se passait souvent une demi-heure, avant que tu ne revinsses. Bruno ! Bruno ! combien tu me manques ! A présent, tu es bien parti ! Je regarde dans tous les coins, je ferme les yeux, je retiens ma respiration, mais je ne te vois plus. Tout le monde se réjouit de ce que je me suis rétablie si vite ; moi, j'en veux à mon tempérament de fer qui m'a ravi mon seul bonheur !

Je crois vraiment, Hermès, que tu tiens l'amour des femmes pour quelque chose de faible, parce que tu es un dieu et t'imagines écraser le monde sous tes pieds, oubliant que nous autres femmes, nous nous attachons comme le lierre. On ne peut se débarrasser de nous sans nous faire périr ; nous ne savons que resserrer notre étreinte toujours plus étroite et plus impossible à dénouer. C'est pour cela que nous défions les plus terribles tempêtes ; c'est là notre force ! Nous ne pouvons quitter l'un pour nous attacher à l'autre ; notre salut est dans notre fidélité, et plus nos racines s'enfoncent profondément plus les nouvelles branches s'étendent avec vigueur pour s'enlacer au delà. Tu veux m'attirer violemment à toi ? Ce n'est pas nécessaire ! J'y viens de moi-même ; je m'étends vers toi, je t'entoure déjà de mille rameaux invisibles : je veux ne faire qu'un avec toi, comme si nous n'avions jamais existé l'un sans l'autre. Mais si tu m'arrachais brusquement de mes vieilles pierres, tu n'aurais plus dans la main que quelques branches flétries qui souffriraient, se dessécheraient et ne pourraient te prendre pour appui. Il y a des femmes qui sont des papillons ; d'autres des hirondelles, et l'hirondelle même revient à son propre nid. Il y a aussi parmi les femmes des camélias et des orchidées, d'une enivrante beauté, pour lesquels toutes les serres sont bonnes ; moi, je suis un lierre, un petit lierre sombre, que nul ne remarque et qui grimpe à un mur séculaire. Je ne suis ni brillante, ni belle, ni enivrante ; je ne sais ni voltiger ni planer. Je ne puis que m'attacher fortement à ce que j'aime, pour toute l'éternité.

Prends garde, Hermès, dieu païen, de toucher à ma Bible ! Il y a dedans une parole inquiétante qui parle de la bénédiction des pères et la malédiction des mères Et si tu n'étais pas un grand païen obstiné, tu dirais comme moi que le Bon Dieu nous envoie ce temps de lutte et de souffrance, afin de sonder notre cœur et notre âme et de savoir si notre amour est assez fort pour l'éternité.

Tu dis qu'il n'y a pas de bonheur dans l'amour ? Regarde-moi une fois dans les yeux, longuement, profondément. comme les derniers jours, et ose le répéter ! Non ! Un sourire involontaire glisse sur tes lèvres et dans tes yeux, pareil à un rayon de soleil, méchant ami ! Sur le Rhin, le proverbe dit : Cheveux crépus nature farouche ! Et tu as certes l'humeur aussi farouche que les cheveux frisés. Je finirai par trembler devant mon maître et seigneur. Tu m'as dit une fois que tu me tourmenterais volontiers à me faire pleurer, pour pouvoir ensuite me caresser et me consoler comme un enfant, et quand les autres me tourmentent, tu prétends les tuer dans ta rage ! Quel est l'enfant de nous deux, moi ou toi ?

Tu sauras, mon maître, que je ne pleure pas si aisément je suis une vraie mauvaise tête, nullement prête à fondre comme le beurre, dès qu'on l'approche du feu. Au contraire, le feu me trempe à la façon de l'acier, et tu tireras de moi des étincelles plutôt que de me fondre.

Tu t'es toujours imaginé que les femmes ne savaient pas penser à elles seules, que nous ne pensions qu'à l'homme et par l'homme que nous aimions. Te voilà à présent stupéfait de ce que je ne jette pas brusquement par dessus bord tout ce qui jusque-là m'a été sacré. Je trouve que c'est un peu trop demander et que celà confine à l'étroitesse d'esprit. Monsieur le socialiste et le bienfaiteur du peuple trouve la liberté, le premier des biens tant que personne ne lui résiste ; mais, dès qu'on est d'un avis différent du sien, cette liberté lui paraît aussi impossible qu'un rêve. Tu ne comptes pourtant pas devenir un despote, mon bien-aimé ? Jadis tu te félicitais de mon indépendance ; aujourd'hui, tu voudrais l'annuler. Autrefois, je devais être rebelle comme un garçon ; maintenant tu prétends me courber comme un brin d'herbe ! Vraiment, Hermès dieu savant, tu n'es guère logique en dépit de ta grande sagesse, devant laquelle je me suis toujours inclinée dès la première heure Tu me traites de lâche, parce que je ne veux pas quitter, la nuit, comme un voleur, la maison de mon père !

Bruno, songe seulement à ce que tu dirais, d'une autre femme qui agirait ainsi. A mes yeux, c'est là ce qui serait lâcheté ! Il faut bien plus de courage pour supporter les heures mauvaises et vaincre tous les préjugés par la patience et un inébranlable amour.

Si tu avais une fille, tu ne la donnerais à aucun prix à un oisif, à quelque mondain parfumé, qui vivrait de sport, et aurait autant de dettes que de cheveux sur la tête, quand même elle se traînerait à genoux devant toi jour et nuit et déclarerait qu'elle va mourir d'amour.

Et tu aurais peut-être raison, car, vraisemblablement, elle ne serait pas heureuse dans ce monde étranger, après que nous l'aurions élevée avec la plus grande délicatesse de sentiment et l'habitude sévère du travail. Tu penserais comme mon père : que son amour n'est qu'imaginaire, et qu'il faut chasser de sa cervelle cet enfantillage, d'abord par un excès d'occupation, et si cela ne suffit pas, des distractions. Ne le crois-tu pas, Bruno ? On me menace de distractions ; on parle d'une tournée de visites de famille.

Ne te mets pas tout de suite hors de toi. Je te ferai part exactement de toutes mes études et mes remarques, afin que mes lettres t'apportent quelque chose d'un peu plus intéressant,—pourvu que j'aie encore des yeux pour les autres, quand c'est toujours toi seul que je vois partout.

*(A suivre.)*

## L'épouse aux Etats-Unis, en Angleterre et en France

M. le juge Langelier nous écrit, de Québec, la lettre suivante :

J'AI voulu vous montrer l'intérêt que je porte à votre journal en traduisant pour lui un article que je viens de lire dans Ainslie's Magazine, qui, je crois, fera plaisir à vos lecteurs, et aussi à vos lectrices. Il y a tant de gens parmi nous qui ont de la femme et de la famille françaises l'idée que s'en forment les Américains, au dire d'Henry James, que j'ai pensé qu'il leur ferait plaisir d'apprendre qu'ils sont dans l'erreur et, surtout, de l'apprendre de la plume d'un écrivain Américain. Sa satire de la femme et de la fille Américaines ne plairont pas, sans doute, à celles-ci, mais vous devez en compter peu parmi vos lectrices, et si vous en avez, elles s'en prendront à leur compatriote d'avoir si mal parlé d'elles.

Veuillez accepter l'hommage de mes sentiments respectueux,

LE JUGE LANGELIER.

**L'épouse, aux Etats-Unis, en Angleterre et en France.**

Dans le dernier numéro du "Ainslie's Magazine," M. Henry James, le célèbre écrivain Américain, résume comme on va le voir les traits caractéristiques de l'épouse, aux Etats-Unis, en Angleterre et en France :

L'ÉPOUSE AMÉRICAINE

L'épouse Américaine ne connaît rien des affaires de son mari, et ne s'en occupe ni peu, ni prou. Elle a pour lui une véritable affection. Même bien des années après son mariage, elle a encore envers son époux une sincère amitié. Mais aussi, il lui est si utile ! Elle lui concède volontiers toutes les vertus, sauf celle de savoir se rendre intéressant, et elle lui pardonne charitablement l'absence de cette dernière vertu. Elle le voit tous les jours partir et s'en revenir avec la régularité d'une horloge. Elle sait vaguement quelle est sa profession et son occupation, et l'estime mieux si elles sont de celles que l'on considère comme honorables, mais c'est à peu près tout ce qu'elle en connaît, et tient à en connaître. Elle le voit se lever de bonne heure, et se hâter de partir pour aller à son bureau, elle l'entend remuer tard dans la nuit au-dessus d'elle, et elle le sait probablement plongé dans un déluge de papiers et de documents quelconques, ennuyeux et bêtes, qu'il persiste à apporter tous les soirs à la maison pour les lire. Quelquefois elle le voit forcé de rester en ville pendant l'été, alors que le thermomètre est dans les quatre-vingt-dix, que la chaleur semble faire suer les murs même, et fait grésiller l'asphalte des trottoirs. Cette conduite lui paraît bien absurde, et elle préfèrerait le voir aller avec elle dans le coin frais qu'elle s'est choisi pour passer l'été. Pourquoi n'y va-t-il pas ? c'est ce qu'elle ne peut pas comprendre. C'est là pour elle, un de ces manques de sens commun qui l'empêchent de le prendre tout-à-fait au sérieux. Il ira quelquefois la rejoindre pour une couple de jours ; elle est alors très-gentille pour lui, sauf qu'elle le gronde un peu de ce qu'il est si affreusement maigre, et a le teint si hâve. Le malheureux mari, qui n'a guère de confort pendant qu'il est là, se laisse docilement conduire à la salle à manger trois fois par jour. Mais il est bientôt forcé de retourner en ville. Qu'y fait-il ? c'est ce qu'elle ne peut comprendre. Cependant les chèques pour payer les notes du ménage arrivent régulièrement. Elle fait absolument ce qu'elle veut, et reconnaît quelquefois qu'il est tout de même agréable d'avoir ainsi quelqu'un pour voir à ce que les projets qu'elle fait, et les arrangements qu'elle propose s'accomplissent si gentiment. Son mari est réellement ce qu'un bon mari doit être ; il fait son devoir à la perfection, et elle a une idée très-nette de ce qu'est ce devoir : il consiste à lui procurer tout ce qu'elle désire, à accomplir toutes ses volontés, à l'exempter de tout souci, de toute responsabilité et de tout ennui.

Elle est si sûre de lui, voyez-vous ! Il ne lui entre pas dans l'esprit qu'il puisse désirer quoique ce soit, ressentir un vide quelque part dans sa vie, éprouver la moindre contrariété, concevoir quelque chose de différent de ce qu'il a, et rêver une existence meilleure que celle qu'il mène, celle d'une espèce d'huissier domestique, d'un sommelier au dessus de l'ordinaire, d'un maître d'hôtel d'une espèce supérieure. Elle ne voudrait pas avoir un mari d'une autre sorte ; pourquoi alors pourrait-il désirer une femme d'une espèce différente ?

L'ÉPOUSE ANGLAISE.

En Angleterre, la femme est réellement l'associée de son mari. Qu'ils aient ou non les mêmes goûts, ils reconnaissent que le sort de l'un est irrévocablement lié à celui de l'autre, que leurs intérêts sont les mêmes, et qu'ils ont tous deux les mêmes motifs de bien faire les choses, puisque chacun d'eux doit avoir sa part dans le travail et dans les récompenses qui en sont la suite. Ils peuvent avoir entre eux des malentendus, mais ils font face au public ensemble La femme prend le plus vif intérêt à tout ce qui touche au bien être de son mari ; elle connait son revenu à un penny près, et elle gère sa maison comme un Chancelier de l'Echiquier gère les finances nationales ; elle voit à ce que le budget annuel, non seulement ne se solde pas par un déficit, mais fasse voir un excédant. Elle pratiquera, s'il le faut, la plus rigide économie, convaincue qu'en agissant ainsi elle ne fait qu'accomplir sa part des obligations contractées lors de leur mariage. C'est à son mari à faire de l'argent, mais c'est à elle à l'économiser. Elle ne projette rien pour elle-même indépendamment de lui ; elle ne le conçoit pas comme séparé d'elle en quoi que ce soit. S'il est dans la politique, elle partage ses ambitions avec zèle et intelligence. Elle écrit ses lettres et reçoit ses électeurs, elle étudie les Livres Bleus, et se met en état de comprendre les questions dont il lui faut s'occuper, de les discuter avec lui, de suivre sa carrière d'une manière intelligente. En réalité, elle lui appartient comme il appartient à elle. On ne fait pas un grand étalage de sentiment dans le ménage anglais après la première année de mariage, mais le lien d'un intérêt commun y devient chaque jour et chaque année, de plus en plus fort, et ce lien donne au mari et à la femme une unité de desseins et de sentiments qui, incontestablement, survivra aux toiles d'araignée de la sentimentalité,

L'ÉPOUSE FRANÇAISE.

En France, l'absorption de la femme par les intérêts de son mari est même plus intense encore qu'en Angleterre, parce que la vie du ménage typique y est moins large que celle du ménage anglais correspondant. Les Américains ont une idée singulièrement fausse de la famille française. Les romans écrits à Paris, surtout pour l'exportation aux Etats-Unis et en Russie, sont probablement la cause de l'idée blessante et bizarre que nous avons des mœurs françaises. La femme française que nous voyons à travers les prismes que nous prêtent messieurs de Maupassant, Prévost, Mendès, et Génisty, est une créature sensuelle, mais fascinatrice, dont tout le temps se passe dans l'intrigue, et dont toute l'éducation consiste à apprendre à conjuguer le verbe tromper. La généralité des Américains sont prêts à croire tout cela, parce qu'ils croient que le mariage français est une affaire de commerce et non une affaire d'amour. Il le compare d'une manière désavantageuse avec l'état de choses bien supérieur qui existe chez nous, où l'éducation sentimentale de la jeune fille commence alors qu'elle est encore en jupe courte, se continue au milieu d'une série de *flirtations* pendant les soirées d'été, et de promenades en charrette à foin pour se terminer à l'autel de l'hyménée, seulement lorsque la moitié de ses connaissances masculines lui ont mis leurs pattes sur le corps. Dans son ignorance, l'Américain ne connaît rien du parfait décorum de la vraie famille française, des mille conventions sociales que personne ne songe à enfreindre, de la pureté de pensée et de vie qui caractérisent la vie domestique. Il ne sait pas que l'étroitesse même de cette vie provient de ce que les membres d'une famille française se suffisent à eux-mêmes, tant leur union est parfaite. Rien n'est plus vrai que le vieux proverbe qui consiste à dire que les Anglais ont le mot HOME, mais que les Français ont la chose elle-même. La famille française constitue l'unité indivisible dans l'ensemble de la nation, et, dans cette famille, l'épouse n'est que l'autre moitié du mari, sa compagne, son associée, sa camarade, son amie loyale et dévouée.

## A travers les livres

Je ne saurais classer sous ce titre le travail savant du Dr de Grandpré sur " Les Huguenots en Amérique " ; cette étude, cependant, rentre fort dans le domaine de la bibliographie, et, à ce titre assurément, il méritequ'on la mette dans la colonne réservée aux choses, et aux bonnes choses à lire.

J'ai passé une heure intéressante à parcourir cette conférence que le Dr de Granpré a faite dernièrement à Worcester, Mass., à une séance de l'Alliance Française. " Les Huguenots en Amérique " était un sujet bien propre à attirer et fixer l'attention des auditeurs, car, beaucoup de familles de la Nouvelle Angleterre comptent des huguenots parmi leurs ascendants, et ce sang, dont il n'y a point à rougir, coule encore, j'en sais quelque chose, dans les veines de plusieurs Canadiens-français.

La conférence du Dr de Grandpré, outre qu'elle soit très forte par sa documentation serrée, est bien soignée au point de vue littéraire. Ce qui ne surprendra pas ceux qui connaissent quel aimable littérateur se cache dans le Dr de Grandpré sous le manteau d'Esculape. Je suggère au conférencier de faire mettre en brochure son intéressante conférence.

Lecteurs, historiens, écrivains — et amis — tout le monde y trouvera son compte.

*Conteurs Canadiens-Français*, tel est le titre d'un nouveau livre que vient de faire paraître M. E. Z. Massicotte, déjà auteur des *Monographies de Plantes Canadiennes* et de plusieurs autres ouvrages.

Dans une préface fort bien faite, M. Massicotte dit qu'il a voulu réunir les écrits de " quelques écrivains canadiens-français qui ont tenté de sauver de l'oubli plusieurs de ces contes d'autrefois qui plaisaient à l'âme simple de nos pères...." Le but est touchant, plein de patriotisme et les écrivains qu'il a choisis parmi les conteurs canadiens, ont le droit d'être fiers de figurer dans ce recueil d'un cachet tout particulier.

Ces contes, auxquels viennent d'ajouter un vocabulaire de toutes les expressions canadiennes, historiques, géographiques et linguistiques, forment un volume de 320 pages, à toilette soignée qu'il sera avantageux de posséder en sa bibliothèque. Félicitations et remerciements empressés à M. E. Z. Massicotte.

M. Jules S. LeSage m'adresse une brochure intitulée : *Théorie du merveilleux dans la littérature française et canadienne.* J'avoue que le titre est séduisant, et comme l'auteur a consulté, pour écrire cet ouvrage, plusieurs écrivains de mérite, tels que De la Porte, Paul de St-Victor, Melchior de Vogné, Taché, Chauveau, l'abbé A. Nantel, etc, je n'ai aucun doute que la lecture sera aussi profitable qu'intéressante.

FRANÇOISE.

## Conseils utiles

NETTOYAGE DES THEIÈRES.—Les théières en métal prennent souvent une teinte brune à l'intérieur. Pour faire disparaître cette coloration, on y met un morceau de soude qu'on dissout avec de l'eau bouillante et on laisse cette solution dans la théière pendant plusieurs heures, après quoi on agite bien la solution et l'on rince à l'eau froide. La théière sera aussi bla che à l'intérieur qu'à l'extérieur.

COMMENT ON BLANCHIT LE LINGE JAUNI POUR AVOIR ÉTÉ LO GTEMPS ENFERMÉ.—Il arrive quelquefois que le linge devient jaune, soit pour être resté trop longtemps enfermé dans des malles ou pour avoir été lavé avec de l'eau trop chaude. Voici ce qu'il faut faire : trempez ce linge dans un vase de grès rempli de lait aigre. On y laisse ce linge cinq ou six jours ; ensuite on le lave dans de l'eau tiède.

---

M. Prud'homme est très en colère.

—Les journalistes, môssieu, de véritables malfaiteurs...

—Oh ! oh !

—Oui, môssieur, et d'abord, la meilleure preuve, c'est que l'on dit toujours : la bande du journal !

---

Un mahométan instruit, causant l'autre jour à un vieux résident du Punjab, lui dit : Maintenant que la reine est morte, allez-vous continuer, vous, Anglais, à saluer les dames en ôtant votre chapeau ?

— Mais certainement. Pourquoi cette question ?

—Ma foi, nous croyions que vous ne faisiez ce salut aux dames que parce qu'une femme était monarque dans votre pays.

# PAGE DES ENFANTS

## Simples Leçons

(Aux petits lecteurs de TANTE NINETTE)

Regarde cette fleur penchée,
Sous la brise fraîche du soir...
Dans le ciel la lune est cachée
Nulle étoile chante l'espoir,

A la voir ainsi, pleine d'ombre,
Frêle, inclinée et sans soutien,
Au sein de cette nuit si sombre
Mon cœur se sent ému !... Le tien ?...

Cette fleur tremblante et voilée,
C'est l'image de la candeur
Qui d'une âme s'est envolée.
Pauvre, pauvre âme ! pauvre fleur !

Vois-tu cette fleur, toute blanche,
Qu'aucune épine ne défend
Et qu'aucune brise ne penche ?...
Qu'elle fleure bon, mon enfant !

Comme elle s'ouvre fraîche et belle
Sur le rameau qui la soutient,...
Devant tant de grâce nouvelle
Mon cœur se sent joyeux ?... Le tien ?

Cette fleur, parfumant la terre,
C'est l'image de la candeur,
Qu'aucun souffle malsain n'altère,
Et ce trésor brille en ton cœur.

BELLA.

Montréal, nov. 1902.

## Causerie

ENFIN ! voilà le concours terminé, et je ne saurais assez vous dire, chers petits neveux et nièces, combien je suis heureuse de constater avec quel empressement vous avez répondu à mon appel. Le nombre de lettres reçues se chiffre à plusieurs centaines ! et j'ai eu bien du plaisir à les parcourir, car, toutes avaient un cachet particulier qui les rendaient particulièrement intéressantes.

Quelques - unes, cependant, n'ont point tout à fait saisi la condition du concours ; j'avais dit que la lettre devait être adressée à une amie, afin de permettre le ton badin et familier. Eh bien, quelques neveux et nièces, ont adressé leurs souhaits, qui, à une grand'mère, qui à un parrain, ce qui forçait à changer le style convenu et à en adopter un très respectueux. Il faut vous habituer, mes chers petits, à voir *juste* la chose que l'on vous demande et à ne pas dévier de ligne qu'on vous a tracée. Cela vous aidera beaucoup dans la vie et vous épargnera d'ennuyeuses méprises.

C'est la directrice du journal, secondée d'amies compétentes, qui a décidé les prix. On m'a bien demandé ma voix, mais je n'ai jamais pu me décider à la donner pour l'une ou pour l'autre au détriment du reste des concourants. J'aurais tant voulu que tous mes neveux et nièces eussent le prix, ce qui était bien à peu près impossible, n'est-ce pas ?

Toutefois, les prix décernés, les juges ayant trouvé plusieurs autres lettres très bonnes aussi, ont décidé de leur accorder au moins un prix d'encouragement sous la forme d'un petit souvenir de la part du JOURNAL DE FRANÇOISE. Je vous assure que cette décision m'a rendue bien joyeuse; ainsi donc, les neveux et les nièces dont les noms suivent ont été choisis comme ayant mérité une mention spéciale ; ceux et celles qui ont signé des pseudonymes sont priés de m'envoyer leur nom et leur adresse, afin qu'ils reçoivent des étrennes modestes, il est vrai, mais qui témoigneront de l'amitié que leur Tante Ninette leur porte sincèrement.

Voici : Lisette, Fleurette, Arlette, Fille du Moissonneur, Lolotte, Freska, R. L., Roberte, Isette M., Manon, Frederica D., Anne-Marie, Jeannette, Constante, Zanetta, Yvonnette, Fauvette M., Blanche T., Cécile H., Médée, Renée S., Suzon, Blanche Martin, Liette, Alexandrine M., George-Emile Boulay, Claude Melançon, Maurice Beauset, Henri de Varennes, Cécile B., Henriot, René Théberge, Andrée, Alice Théberge, Raymonde, Jeanne Hamel, Cécile G., Eulalie Galibert, Sébastienne, Charlie, Le Parrain d'Antoinette, Gustave B., Jean Louis C., Félicien David, Henriette C., Régine D. ; Comtesse Isaure est hors concours ; sa lettre est trop bien.

Je donne dans une autre colonne les noms des compétiteurs qui ont remporté les grands prix.

J'ai l'intention d'organiser un autre concours pour Pâques, d'un genre tout nouveau et qui ne manquera pas d'intéresser la grande famille de

TANTE NINETTE.

### PRIX DU CONCOURS

**Décernés aux auteurs des meilleures lettres du jour de l'an à un ou une amie**

1° prix pour les grandes, "Le Journal de Marguerite" par Mlle Monniot : Joyeuse Ecolière.

1° prix pour les petites : Une splendide bonbonnière : Jeanne de Varennes, Waterloo.

1° prix pour les grands, "Les Anglais au Pôle Nord," volume orné de gravures : Bibi M.

2° prix pour les petits, Plume, porte-crayon et coupe - papier : Nomis (Malbaie).

Les heureux concurrents sont priés d'envoyer leur photographie dans le plus bref délai, afin qu'elle soit publiée dans le numéro de Noël ; Joyeuse Ecolière, Bibi M. et Nomis sont priés de donner leur nom et leur adresse.

## La chute des feuilles

(Pour la page de TANTE NINETTE)

JE suis toute triste... L'été s'en est allé, Flore aussi... et les feuilles tombent, couleur d'or et de sang. Pauvres feuilles ! Elles dansent leur ronde effrénée, fantaisiste, folle, désespérée... car le vent les entraîne dans un tourbillon, de la terre aux nuages, et les laisse retomber sur le sol humide... Les unes sont brisées, meurtries par les pieds du passant : tout est fini pour elles... D'autres sont jetées dans le cimetière aux blanches tombes des bébés, aux croix humbles des vieillards... D'autres encore, se cachent dans le campanile de la petite église, dont la cloche au son argentin appelle les fidèles, le soir, pour prier à la lueur des cierges bénis... Par la fenêtre entr'ouverte, elles entrent dans le palais comme dans la chaumière...

Il y en a qui, pressées dans des livres, sont des souvenirs tristes ou gais...

# PAGE DES ENFANTS

Mais la plupart font le brillant manteau d'automne de la terre : dans un mois peut-être, la neige aura silencieusement recouvert tous ces décors fanés de l'été...

Et je suis triste, triste... Ne l'êtes vous pas aussi, quand les feuilles couleur d'or et de sang, tombent ?...Dans cette saison qui vient, que de plaisirs pour les riches... que d'angoisses et de souffrances pour les pauvres !...

Y pensez-vous ? Moi, j'y songe et je suis plus triste encore...

JEANNETTE.

Octobre, 1902.

## Petite poste en famille

Merci à *Bella* pour la poésie qu'elle m'a envoyée, je regrette n'avoir pu la publier plus tôt. Merci aussi pour ses compliments, monnaie toujours très acceptée ; j'ai hâte que ses marmots aient l'âge de correspondre avec Tante Ninette.

Certainement, *Marguerite des Prés* que tu peux répondre aux questions données aux plus âgés que toi ; puisque tu t'en sens les forces, essaie tes ailes. Je regrette de perdre ton frère et ta sœur, pourvu qu'ils me reviennent aux vacances, n'est-ce pas ? Je n'ai pas vu ton nom au concours, petite amie, pourquoi n'as-tu pas essayé ?

Je viens un peu tard remercier *Comtesse Isaure* de ses charades, mais mieux vaut tard que jamais. Je publierai l'une d'elles bientôt. Quand je ne réponds pas tout de suite, gentille comtesse, c'est que je ne puis le faire ; il ne faut pas m'en vouloir et surtout ne pas bouder... Oh ! le vilain défaut !

—Merci *Jeannette* de ta composition. La prochaine fois, j'aimerais une narration de quelque endroit où tu es allée, ce genre me semble plaire beaucoup à mes neveux et nièces.

TANTE NINETTE.

---

On demande à Babylas :

—Je suppose que vous donniez à votre petit frère 9 dragées et que vous lui en repreniez 8, qu'est-ce que ça lui fera ?

Babylas.—Ça lui fera de la peine.

## VARIETES

Plusieurs bactériologistes accusent l'encre d'être un agent de contamination. Il a été soumis à l'examen soixante-sept échantillons d'encre. Ceux-ci contenaient une flore assez riche de bacilles de toutes sortes. Il est donc prudent de ne pas se piquer avec des plumes à écrire, de ne pas les humecter avec la langue, enfin, de boucher hermétiquement les encriers.

### L'Audition par les mains

Les sourds vont-ils avoir la suprême espérance d'entendre par leurs mains, ce qui est un mode d'audition peu banal ? C'est un professeur de Glasgow qui l'assure, mais nous lui laissons toute la responsabilité de son affirmation. A une représentation de Lohengrin, cet original physicien aurait disposé près de la rampe un phonographe ordinaire. L'appareil était relié par des fils électriques à un récipient contenant une solution saline. Dans ce bain électrisé, deux personnes sourdes mirent leurs mains ; elles auraient entendu...... par leurs doigts toute la représentation sans perdre une note !

### Un bouquet de proverbes japonais

Les absents s'éloignent chaque jour davantage.

Si tu es pressé, fais un détour.

"Je ferai cela si Dieu le veut," disait un homme ; mais cela n'avait aucun sens, car l'homme n'avait pas encore demandé la permission à sa femme.

Mieux vaut fuir que mal combattre.

Si petit que soit le cheveu, il a son ombre.

Les miettes sont encore du pain.

Il faut savoir se taire en parlant.

Les femmes se vantent de n'être pas devinées, et se plaignent de n'être pas comprises.

### Ressemblance

On parle de ressemblance de parents à enfants devant un petit garçon d'une douzaine d'années.

—Qu'on ne me parle pas de l'hérédité, dit-il. J'ai connu un collégien dont les parents étaient laids comme les sept péchés capitaux... Eh bien, tous les ans il obtenait le premier prix de *physique*.

—

Calino s'est commandé des bottines sur mesure et comme toujours son cordonnier les a faites trop étroites. Il s'escrime néanmoins à les mettre, quand arrive un de ses amis.

"Qu'avez-vous donc, Calino, à pester de la sorte ?

"—Ah ! mon ami, jamais je ne pourrai entrer dans ces bottines avant de les avoir portées au moins deux ou trois jours.

### L'accroissement de Londres

De toutes les capitales européennes, celle qui s'accroît plus rapidement, c'est Londres. C'est ainsi que le nombre de maisons construites l'année dernière dans la grande ville anglaise ne s'élève pas à moins de 14,591. Londres comptait lors du dernier recensement 767,679 maisons habitées, ce qui représente à peu près le sixième des maisons habitées en Angleterre et dans le pays de Galles. On sait qu'il n'y a guère à Paris que 85,000 maisons ; il est vrai qu'en Angleterre les habitations sont presque toutes petites, assez basses et ne comportent pas ces nombreux étages qui font ressembler les maisons de Paris à des casernes.

### Leçon d'arithmétique.

C'est dans une petite école du village. L'instituteur a vainement essayé de faire comprendre à ses élèves le principe de la soustraction. Il a enfin recours à un dernier moyen.

—Si, dit-il, d'un nombre entier je retire un quart, et cela quatre fois de suite, que reste-t-il ?

Silence complet sur les bancs de l'école.

—Vous ne comprenez pas ? Eh bien ! voici une pêche et je la coupe en quatre morceaux, vous les mangez. Que reste-t-il ?

Tous les élèves en chœur

—Le noyau.

## Bloc-Notes

J'ai eu le plaisir et la faveur d'assister à une réception donnée au couvent d'Hochelaga à Leurs Excellences, Lord et Lady Minto, et je regrette que l'impression, déjà commencée de la livraison actuelle, ne me permette pas de donner de cette petite fête un compte-rendu détaillé. Cependant, je tiens à consigner en peu de mots l'excellent souvenir que j'en ai gardé et la manière très simple et très digne avec laquelle toutes les choses ont été faites. Leurs Excellences ont reçu au couvent d'Hochelaga un accueil courtois sans servilité, poli sans obséquiosité, bien propre à leur inspirer une très excellente idée de nos maisons d'éducation religieuses et canadiennes. J'en avais, au fond de l'âme, un sentiment de fierté toute légitime.

Charmantes encore les décorations de la salle de réception, où, les feuilles d'érable, Dieu merci, dans leurs teintes variées, en faisaient les plus beaux ornements. La blancheur des draperies, la grâce des guirlandes fleuries, piquées de lumières, formaient avec les devises appropriées, un effet d'un goût exquis. C'est le secret des religieuses de savoir créer des choses ravissantes avec les décors les moins prétentieux.

Les enluminures des adresses ont été aussi vivement admirées. Courtes, les adresses, —la brièveté, dans ces occasions, est un art — avec quelques exagérations d'épithètes peut-être, mais bien rédigées, dans un style personnel, qui ne s'adresse pas à tous les visiteurs distingués, indifféremment, dans des lieux communs insupportables.

Lord Minto a répondu en français, et très bien répondu, sauf quelques anglicismes, mais cela même indiquait l'effort de plaire, et tout le monde a été content. Grand congé fut accordé aux pensionnaires, dont les frais visages et les toilettes blanches offraient un gracieux ensemble, et après la visite du couvent, les spectateurs, qui, n'ont pas eu de congé, eux, hélas ! retournèrent dans leurs foyers, enchantés de ce qu'ils avaient vu et entendu.

En causant, avec quelques maîtresses de classes, plusieurs méthodes saillantes de leur genre d'enseignement m'ont été révélées. Je me promets de revenir sur ce sujet et de le traiter longuement, car rien n'est plus intéressant, ni plus important aussi, que l'enseignement que l'on donne de nos jours à la jeune fille canadienne-française.

***

Une jeune fille qui signe *Louisonnette* m'écrit la lettre suivante :

*Ma chère Françoise,*

Vous ne savez pas qui je suis, mais vous savez comme moi les rudes batailles de la vie que des jeunes filles, et même des pauvres veuves sont obligées de soutenir tous les jours pour gagner leur pain, je parle surtout de celles qui sont employées dans les bureaux. Eh ! bien, je suis une de ces grandes batailleuses, c'est-à-dire une clavigraphe, sténographe, copiste, tout ce que vous voulez. Ce que j'ai eu de luttes à soutenir dans ma pauvre vie de clavigraphe ! vous seriez vraiment étonnée de les connaître. Mais ce n'est pas de cela que je veux vous entretenir aujourd'hui ; j'arrive tout droit au but.

Savez-vous pourquoi les Canadiennes, je ne veux pas dire toutes, mais le plus grand nombre, n'ont pas de situations rémunératives ? C'est tout simplement parce qu'elles se jalousent trop, et que les plus favorisées de la fortune font aux autres une concurrence acharnée. Tout dernièrement, une de mes amies, connaissant les deux langues, sténographe, clavigraphe et teneur de livres, était employée dans un bureau où il y avait une autre clavigraphe beaucoup moins capable que la première puisqu'elle ne savait pas deux mots d'anglais. Mais elle s'offrit à travailler pour un salaire beaucoup plus minime que celui que l'on donnait à mon amie et alors, vous comprenez, ainsi que cela se pratique dans trop de bureaux, au plus bas prix, la préférence.

Il fallut donc à mon amie se chercher une autre situation. Elle alla voir des patrons qui avaient besoin d'une sténographe. Ils avaient eu soin de mettre sur l'annonce, qu'il fallait une jeune fille d'expérience, sachant parfaitement les deux langues, la sténographie anglaise et française, la tenue des livres, répondre au téléphone et quelque fois faire les commissions. Avec toutes ces exigences, on était en droit d'attendre un bon salaire, cependant, on ne lui offrit justement que le salaire gagné facilement par une jeune fille qui ferait, disons, par exemple, des boîtes de carton à la manufacture Wilson $4.00 par semaine ! Mon amie aurait eu davantage s'il ne s'en était pas présenté une pour accepter la besogne à ce prix minime. Que voulez-vous ? il y a des jeunes filles qui travaillent pour nourrir leur famille ; d'autres qui n'ont besoin d'argent que pour s'acheter des rubans et des colifichets. De là la terrible concurrence au désavantage des premières. Et qu'y faire ? "

J'avais déjà entendu parler de cet état de choses, mais j'avais espéré que ce n'était là que des cas isolés. La lettre de Louisonnette me prouve qu'ils sont malheureusement trop nombreux. Puisque les patrons ne savent pas récompenser d'une façon plus équitable les services immenses que peuvent leur rendre les femmes sténographes, clavigraphes et teneurs de livres, il n'est que juste que les employées se protègent elles-mêmes. Ainsi pourquoi les femmes sténographes et clavigraphes ne se formeraient-elles pas en association ? C'est le remède excellent contre les empiètements et les abus. Vous, ma vaillante Louisonnette, vous pourriez, ce me semble, prendre l'initiative d'un mouvement comme celui-là et le mener à bonne fin. Et si vous aviez besoin de mes services, il sont vôtres, vous savez. Ils le seront toujours pour toute femme qui travaille.

***

Je n'ai pas l'enthousiasme facile, et il a fallu vraiment que Mlle Savard eut une belle voix pour m'enlever comme elle l'a fait à son concert-début, à la salle Karn, le 26 novembre dernier. C'est qu'il y a vraiment en elle l'étoffe d'une forte artiste, et il ne faut pas permettre que cette grande vocation s'arrête en si bon chemin, car, il y a encore du travail à faire pour que Mlle Savard soit satisfaite d'elle-même et que ses compatriotes aient le droit d'être fiers de son talent natif. Oui, je l'affirme, il y a tout de l'artiste chez Mlle Savard, non-seulement le gosier, mais le physique, taille, maintien, ovale d'un visage pur et distingué. Je me permettrai de faire remarquer à la jeune chanteuse, de ne pas obstinément fixer ses yeux sur la feuille de musique placée dans ses mains, ainsi qu'elle l'a fait à sa première représentation. Il faut savoir regarder le public qui subit aisément le fluide magnétique qui se dégage d'une paire d'yeux intelligents.

Je souhaite à Mlle Savard du courage et de la persévérance, efforts, peines, labeurs, tout cela ne doit pas rebuter quand le but est aussi beau qu'il est élevé.

***

Les abonnées musiciennes du JOURNAL DE FRANÇOISE, liront avec empressement, la causerie musicale de notre collaboratrice, Melle Suzanne de Marguerou. Il semble presque impossible de décrire les beautés classiques des chefs-d'œuvre dont elle parle, en une prose plus enlevée et plus vivante. Notre vocabulaire s'enrichit, à cette lecture, de mots et d'expressions qui font les délices des amateurs de bonne littérature aussi bien que celles des amateurs de musique. Félicitations à l'écrivain.

L'abondance des matières me force à remettre un article-critique de M. Edouard-Fabre Surveyer.

FRANÇOISE.

## Cuisine facile

COSSETARDE ECONOMIQUE. — Six onces de suif haché fin, six onces de raisins épurés, huit onces de corinthe, trois onces de mie de pain, trois onces de fleur, trois œufs, un peu de muscade et macis avec canelle, une demi-cuillerée à thé de sel, un peu moins d'une chopine de lait, quatre onces de sucre, et un peu de citron, mêlez le tout ensemble, et faites bouillir dans un linge beurré pendant l'espace de deux heures.

### SOUPE A L'OIGNON ET AU FROMAGE

Coupez en tranches minces six moyens oignons que vous mettez dans une casserole avec du beurre et une pincée de sel ; faites-les revenir de belle couleur en remuant ; saupoudrez avec une cuillérée de farine et mouillez avec de l'eau bouillante ; salez, faites bouillir et retirez sur le côté du feu ; laissez ainsi cuire pendant un quart d'heure. Au dernier moment, poivrez. Faites, pendant ce temps, griller des tranches de pain et rangez-les par couches dans une soupière ; saupoudrez chaque couche avec du fromage et versez la soupe dessus.